

AUX ORIGINES DU MONACHISME COPTE,  
FOUILLES DE L'UNIVERSITE DE GENEVE AUX KELLIA  
(BASSE-EGYPTE)

---

Rodolphe KASSER

*(Résumé des notes d'une conférence donnée le 15 février 1980  
dans le cadre des activités de la Société d'égyptologie, Genève)*

Malgré les lois de protection existantes, chaque jour, même en Suisse, des travaux modernes, en bouleversant notre sol, détruisent irrémédiablement de précieux vestiges du passé. Il n'en va pas autrement en Egypte. C'est ainsi que, en 1964, d'énormes bulldozers aplanissant quelques terrains désertiques pour en faire des champs, dans le cadre des travaux de la Réforme agraire égyptienne, ont anéanti près de la moitié du site archéologique copte des Kellia (ou "Cellules", selon le nom que lui donnent les textes grecs du IV<sup>e</sup> siècle), le plus important ensemble de ruines de monastères chrétiens actuellement connu : on en a dénombré plus de 1500, sur une surface inférieure à la moitié du canton de Genève.

L'intervention rapide de l'inventeur du site (le professeur A. GUILLAUMONT, du Collège de France), et nos démarches simultanées (nous avons eu l'honneur d'accompagner A. Guillaumont lors de cette découverte), avaient, à cette époque, permis d'arrêter provisoirement la destruction de ces vestiges actuellement uniques par leur qualité et leur étendue. Mais la menace subsistait. La France organisa donc, de 1965 à 1968, une série de campagnes de fouilles archéologiques dans la partie ouest des Kellia. Uniquement avec l'appui financier du Fonds national suisse de la recherche scientifique, en même temps et dans la partie centrale et orientale des Kellia, la Suisse (Université de Genève) explora et fouilla, de 1965 à 1977, une série de monastères souvent fort bien conservés et riches en inscriptions et décorations pariétales (nous nous contenterons de présenter brièvement ci-après le plus vaste d'entre eux, Qouçoûr Isâ sud I [57,4/18], couvrant plus d'un demi-hectare [68 x 75 m environ, voir le plan ci-après]). D'autres campagnes de fouilles, internationales (quoique organisées en Suisse et soutenues financièrement surtout par divers organismes de notre pays, dont le Fonds national, l'Université de Genève, la Fondation Schmidheiny, etc.) sont prévues pour les années 1981-1984; y participeront aux côtés de la Suisse, par une aide concrète (en espèces ou en nature) principalement l'Egypte, la France et la Pologne. Le reste du site des Kellia en effet, dans son ensemble, est à nouveau menacé d'anéantissement à brève échéance. Après les destructions de 1964, depuis 1977, le défrichement du désert a effectué, une fois de plus, un bond en avant, en sorte que près de 200 ruines de couvents coptes, surtout dans la partie occidentale des Kellia, ont péri récemment (appauvrissant encore plus et irrémédiablement le patrimoine culturel de l'Egypte). Etant donné la situation telle qu'elle se présente actuellement sur le terrain, ces campagnes de fouilles archéologiques ou de relevés superficiels rapides des vestiges apparents, seront évidemment les dernières.

Pour bien comprendre les conditions dans lesquelles est né, s'est développé, puis a dépéri l'habitat monastique copte des Kellia, il ne sera pas inutile d'énoncer ici, certes, quelques considérations sur le "monachisme" en général. Tout d'abord, on ne saurait parler de ce vaste mouvement, ayant affecté bientôt toute la chrétienté (même celle de la Suisse), sans rappeler les noms de ses principaux promoteurs (ceux, du moins, dont l'Histoire a gardé le souvenir): Antoine, le saint anachorète et ermite (né environ au milieu du IIIe siècle et mort très âgé, après Pakhôme, peut-être en 356); un autre saint anachorète, Pakhôme, imitant premièrement Antoine dans sa recherche de la solitude, puis groupant peu à peu quelques compagnons autour de lui, et devenant finalement l'organisateur d'une forme nouvelle, nettement structurée et communautaire, du monachisme (Pakhôme est né autour de l'an 287, et il est mort en 346/48 environ); le valeureux Chénouté (né à peu près au milieu du IVe siècle, et mort peut-être en 466), réorganisateur du mouvement monastique égyptien au moment où il connaissait de gros problèmes d'engorgement (l'afflux des candidats étant souvent inversement proportionnel à la valeur moyenne de leur vocation), abbé du célèbre Monastère Blanc (de 385 jusqu'à sa mort), près de Sohag (en face d'Akhmîm, en Haute-Egypte). Hors d'Egypte bientôt, très nombreux sont ceux qui, prenant modèle sur les ascètes égyptiens et leur mode de vie (solitaire puis communautaire), ont répandu le monachisme d'abord dans l'Orient chrétien, puis (encore dans le dernier tiers du IVe siècle) dans l'Occident chrétien: on ne citera ici, à ce propos, qu'un seul nom parmi les plus grands, celui de Basile de Césarée (329-379). Enfin, on ne saurait parler du "désert des Kellia" sans rappeler l'"*Historia Monachorum*" (Migne, *Patrologia latina*, 21, 453 C), les "*Apophthegmata patrum*" (*Patrologia graeca*, 65, Antoine, 34, 85 D - 88 A), ainsi que les noms des recenseurs ou commentateurs de ces récits, parfois voyageurs eux-mêmes, ayant visité notre site au cours du dernier quart du IVe (ou au début du Ve) siècle, et ayant, par leurs écrits (en grec ou en latin), répandu sa renommée hors de l'Egypte, dans leurs pays respectifs: Rufin (345-410, auteur de la recension latine de l'*Historia monachorum*); Pallade (né en 364 environ, moine en Egypte dès 388, auteur de l'"*Histoire lausiaque*" vers 419/20, mort avant 431); enfin Jean Cassien (360-430/35).

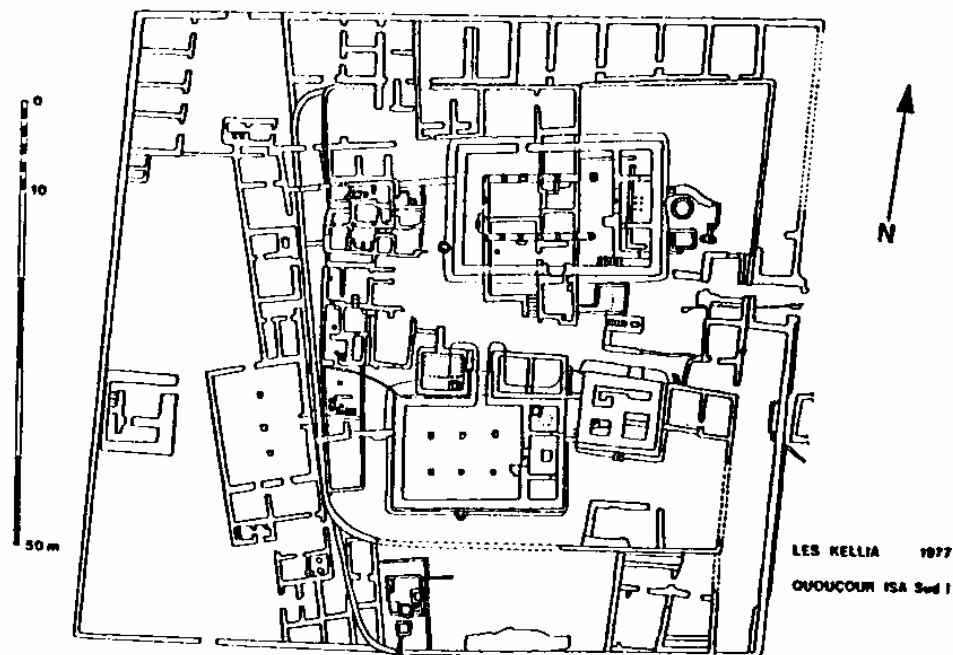
En évoquant le "monachisme", on parle évidemment de celui qui se fait "moine" (*μοναχός*, de *μόνος* "seul, simple, unique"); par là-même, on évoque aussi la condition de l'"ermite" (*ἐρημίτης*, de *ἐρημος* "désert") ou de l'"anachorète" (*ἀναχωρητής*, de *ἀναχωρεῖν* "reculer devant la difficulté ou l'ennemi, se retirer des affaires publiques, s'abstenir de lutter et fuir ses devoirs civiques devenus trop pesants, etc."); d'où, dans les papyrus documentaires non chrétiens, un sens proche de celui de "réfractaire", "déserteur" civil [rappelant le mot "désert" en liaison avec le nom de l'"ermite"]; des listes administratives égyptiennes, antérieures aux débuts du monachisme, ou contemporaines, énumèrent dans divers villages les contribuables dont on ne peut plus rien tirer parce qu'ils se sont littéralement volatilisés: frappés d'impôts trop lourds, ruinés, en outre menacés de prison ou d'autres sanctions physiques, ils ont été acculés à la fuite, et ils se sont évanouis dans la nature). Certes, les premiers moines ne se sont nullement recrutés parmi ces "déserteurs"; bien au contraire, comme le montre

la vie de Saint Antoine (le plus célèbre d'entre eux), c'est une vocation religieuse profonde qui a dicté leur comportement, un besoin de retrouver l'unité de leur personnalité intérieure, de leur "âme", face au seul Dieu "unique", et loin des tiraillements sources de doute, d'incohérence et de division psychique, loin des sollicitations qu'exerçaient sur eux les "agressions" extérieures, inévitables pour quiconque vit au milieu des foules, au cœur des affaires du monde (que ce soit au III-IVe siècle dans une Egypte déjà surpeuplée et bruyante, ou aujourd'hui encore en Europe ou ailleurs). Plus tard cependant, on le sait, aux moines de vocation authentique se sont mêlés souvent des moines d'occasion, poussés vers le désert ou le couvent par la misère, et fuyant les exactions de la fiscalité byzantine. Quoi qu'il en soit, le mouvement monastique a pris, dès la fin du IVe siècle, et même hors de l'Egypte son berceau, un essor considérable. Désormais groupés en couvents, régis quasi militairement par des règles fort strictes (la plus ancienne connue est celle de Saint Pakhôme, initiateur de ce nouveau développement du monachisme, et rédigée entre 330 et 346), les moines se sont comptés en divers endroits par milliers, voire par dizaines de milliers. Mieux que tout autre site similaire, l'aspect actuel des Kellia reflète cette situation remarquable.

Effectuée avec les techniques subtiles de l'archéologie préhistorique, la fouille du bâtiment Qouçoûr Isâ sud 1 a été longue et minutieuse (il ne sera pas inutile de rappeler ici dans l'ordre alphabétique le nom de ses principaux acteurs: F. Bonnet, P. Bridel, F. Burri, R. Carazzetti, P. Cherix, P. Corboud assistant à l'Institut d'anthropologie de Genève, M. Egloff archéologue cantonal neuchâtelois, D. Glauser, S. Favre, V. Fischbacher, G. Kaenel, D. Ohlhorst, B. Urio administrateur des dernières campagnes, et D. Weidmann archéologue cantonal vaudois et responsable de l'ensemble des chantiers archéologiques aux Kellia depuis 1966). Ce travail en équipe a fait ressurgir de l'oubli, peu à peu et d'une manière beaucoup plus détaillée et précise que celle de fouilles similaires, l'histoire passionnante d'un témoin fort précieux (parce qu'actuellement unique en son genre) de la naissance, la croissance, l'épanouissement, le déclin, la mort d'un établissement monastique, dans les régions mêmes où le monachisme chrétien en tant que tel a vu le jour; un couvent qui, comble de chance pour les fouilleurs, paraît avoir été le centre de ralliement des anachorètes kelliotes au IVe siècle (selon les textes grecs), en abritant l'"église des Kellia", comme l'indiquent de nombreux tessons marqués du sigle **ΕΚ**, et l'un d'entre eux portant même cette mention in extenso: **ΕΝΚΛΗΘΙΑΣ ΚΕΛΛΙΩΝ**; un monastère allant des origines du monachisme pour autant qu'il ait pu laisser des traces "en dur" (IVe siècle, car les ermites du IIIe siècle, et il y en eut certainement aussi aux Kellia, ne laissaient après leur passage aucune trace matérielle durable), jusqu'à une période avancée de son déclin, en plein haut moyen-âge (siècle ayant suivi l'arrivée des Arabes [641] en Egypte).

Parcourons rapidement l'histoire de ce monastère. Ses couches archéologiques les plus profondes (IVe siècle) ont manifesté l'existence d'un petit groupe de cellules fort modestes (on le remarquera sur le plan ci-contre à quelques mètres à l'ouest de la basilique la plus grande, dite "basilique nord", bâtie beaucoup plus tard);

ces cellules primitives sont fort étroites et exigües, ce qui a facilité la construction de leur voûte; on n'a pour ainsi dire pas eu besoin de leur bâtir des murs, puisqu'on les a creusées presque entièrement dans le sol.



Monastère copte Qouçoûr Îsâ sud 1

Au Ve siècle, cet embryon de couvent, sous forme de groupement de cellules d'anachorètes, a évolué et s'est développé. On constate successivement : (1) La construction de quelques cellules supplémentaires autour de l'an 400, et presque en même temps l'érection d'une basilique (rasée au VIe siècle, et retrouvée en partie sous le sol de la "basilique nord" qui lui a succédé, en partie un peu aussi sous la cour bordant cette église au sud; cette basilique primitive est creusée assez profondément dans le sol, en sorte qu'on y pénètre en descendant, par un escalier). (2) L'édification d'une première enceinte, assez rudimentaire, dont d'importants vestiges ont été retrouvés, et qui enfermait tout à fait ou presque, apparemment, l'ensemble des structures antérieures (on a là pour la première fois, formellement, un vrai "couvent"). (3) La construction d'une seconde basilique (au sud sud-ouest de la première), destinée à fonctionner en même temps que la basilique nord initiale (peut-être parce que certains des habitants du monastère ne parlaient que le grec, tandis que d'autres ne parlaient que le copte

bohaïrique : tantôt grecques, tantôt bohaïriques, les inscriptions trouvées sur divers murs des bâtiments semblent l'indiquer). La construction d'un gros donjon de plan rectangulaire à l'est (nord-est) de la basilique sud, et tout près d'elle.

La seconde moitié du Ve siècle voit l'extension du couvent vers le nord, le sud, l'est (nouvelles enceintes successives, toujours caractérisées par leurs angles nord-ouest et sud-ouest curieusement arrondis (pour mieux résister à l'érosion causée par les tempêtes de sable, venant presque toujours de l'ouest ?).

Au VIe siècle, après une pause, on procède à des transformations radicales; les bâtiments du IVe siècle sont rasés, y compris la basilique la plus ancienne, sur laquelle (et un peu au nord de laquelle) on érige une basilique nouvelle, la plus vaste, destinée à fonctionner en même temps que la basilique sud : sans doute l'augmentation constante du nombre des moines rendait-elle cet agrandissement indispensable; en même temps, toutes sortes de pièces nouvelles, cellules, dépendances diverses, cuisines, etc., ainsi qu'une vaste salle de réunion, sont bâties surtout à l'ouest (nord-ouest et sud-ouest aussi) des deux basiliques en activité, et de la vaste cour s'ouvrant entre elles (s'étendant au-delà de la basilique sud, à l'ouest, par dessus les cellules du IVe siècle, rasées, jusqu'à une sorte de péristyle). Une nouvelle et dernière enceinte (aux angles tous bien "pointus" cette fois) marque une forte extension du bâtiment, principalement vers l'ouest (où apparaît un donjon supplémentaire).

Le VIIe siècle marque, au contraire, la décadence du monastère. Ses causes sont-elles liées aux problèmes économiques connus par les communautés chrétiennes à la suite de l'invasion arabe ? Peu à peu privé de ses ressources financières, le couvent se dépeuple. Progressivement, on doit se résoudre à abandonner et murer (surtout du côté ouest) les cellules et autres pièces devenues trop délabrées et insuffisamment entretenues (leurs occupants auraient couru de graves dangers). Bientôt, de tout cet ensemble, il ne reste plus que les deux basiliques, puis la seule basilique nord, assise(s) au milieu d'un monticule de décombres, soudés par les intempéries (en hiver, il pleut dans cette région de l'Égypte). Les briques crues, sous l'action de l'humidité, se retransforment peu à peu en terrain plus ou moins meuble, dans lequel on peut ensevelir les morts. En effet, autour de l'église septentrionale, s'est formé un assez vaste cimetière, vraisemblablement pour les moines du voisinage, désirant être enterrés à l'ombre particulièrement sainte et vénérable de l'"église des Kellia".

Au VIIIe siècle, tout paraît bien être fini sur cet emplacement : la dernière basilique a été abandonnée à son tour. Au chant clair et courageux des derniers moines accomplissant leur liturgie, à leurs acclamations de louange, au chuchotement grave et passionné de leurs prières, de leurs "méditations" à mi-voix (MOKMEK), dans la forme la plus évoluée de l'antique langue égyptienne (toujours bien vivante en copte), ont succédé les hurlements des chacals, renards, chiens errants du désert, les cris insistants, piaulements, sifflements des chouettes et autres oiseaux nocturnes, le battement doux, multiple et souple des ailes des chauves-souris (accrochées

en grappes aux voûtes déjà fissurées, et périssant parfois écrasées sous leur effondrement, comme l'ont fait voir en divers endroits les fouilles de ces bâtiments); atmosphère de désolation, rejoignant celle d'autres cités, vétérotestamentaires, elles aussi durement frappées (cf Jérémie 7,32-34, 9,9-11, Amos 6,10, etc.). Tandis que ces murs délabrés et inhabités ont abrité quelque temps encore, à l'occasion, divers Bédouins de passage (griffonnant sur l'enduit blanc des parois, avec les charbons de leurs feux de camp éteints, d'admirables silhouettes de chevaux), les tempêtes printannières ont bientôt tout rempli de sable, tout étouffé, tout recouvert d'un manteau feutré, jaunâtre et minéral. Ainsi s'est complété l'amas de décombres antérieurs, prenant l'aspect du "kôm", du monticule rencontré pour la première fois en 1965 par la mission archéologique de l'Université de Genève, quand elle a porté son choix sur cette ruine aux caractéristiques encore bien cachées, et que, pressentant la richesses de ses mystères, elle en a fait l'objet de ses efforts, aussi persévérants que fructueux.

Rodolphe KASSER  
rue des Jordils 6  
1400 Yverdon

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE (monographies parues sur les fouilles des Kellia à ce jour) :

- R. KASSER (avec la collaboration de M.K. BLOCKA, G. GARDET, A. LEMAN, J. et W. MICUTA, M. VIARO), *Kellia 1965...*, Genève 1967.
- F. DAUMAS et A. GUILLAUMONT (avec la collaboration de J.C. GARCIN, J. JARRY, B. BOYAVAL, R. KASSER, J.C. GOYON, J.L. DESPAGNE, B. LENTHERIC, J. SCHRUOFFENEGER), *Kellia I, kôm 219...*, Le Caire 1969 (2 vol.).
- R. KASSER (avec la collaboration de S. FAVRE, D. WEIDMANN, J.C. PASQUIER, R. PESENTI, ainsi que de R. MAURER, P.F. BONNARDEL, J.J. CHEVALLIER, J.C. MERMOZ, J.M. SAVARY et divers autres), *Kellia, topographie*, Genève 1972.
- M. EGLOFF, *Kellia, la poterie copte, quatre siècles d'artisanat et d'échanges en Basse-Egypte*, Genève 1977 (2 vol.).